



«Une profession marginalisée»

Sociologue et chauffeur de poids lourd, Patrick Ischer a fait des routiers son sujet d'étude

NICOLAS HEINIGER

Etude » Pendant quatre ans, Patrick Ischer a partagé ses semaines entre l'enseignement, la rédaction de sa thèse de doctorat en sociologie et la conduite d'un semi-remorque de 40 tonnes, avec lequel il transportait des matériaux de construction dans toute la Suisse. Aujourd'hui, le Chaux-de-Fonnier ne conduit plus de poids lourds, possède le titre de docteur en sciences humaines et sociales et a été nommé professeur associé à la Haute Ecole de gestion Arc, à Neuchâtel. Dans le cadre d'un projet de recherche financé par le Fonds national suisse (FNS), il a interrogé 20 patrons d'entreprises de transport routier, mais il a surtout suivi 25 chauffeurs et chauffeuses durant une de leurs journées de travail. «Quand je contactais les transporteurs, je précisais que j'avais mon permis poids lourds et que j'avais travaillé dans ce milieu, ça créait la confiance», note le chercheur, qui a lui-même grandi dans une famille de chauffeurs routiers. «Les camionneurs représentent une catégorie professionnelle qui a été assez peu étudiée, voire marginalisée. Mon grand-père, mon oncle et mon père étaient camionneurs.» C'est dans l'entreprise de ce dernier qu'il a travaillé de 2012 à 2015.

Tournées surveillées

L'un des principaux enjeux de l'étude était de définir quelles stratégies les entreprises de transports mettent en place pour faire face aux contraintes légales suisses, notamment une taxe écologique qui représente environ un franc par kilomètre parcouru. «Cette taxe pousse les entreprises à limiter au maximum les trajets à vide en optimisant les itinéraires», explique Patrick Ischer. «Cela engendre une pression sur les chauffeurs, qui ne peuvent plus faire de détour par le petit restaurant qu'ils aiment bien ou rentrer le soir voir leur famille s'ils ont terminé leur tournée dans une autre ville, par exemple.» Ces trajets minutés et surveillés, parfois par des balises GPS, créent chez les routiers une perte d'autonomie, qui peut induire un fort stress, mais qui touche également à l'identité professionnelle de ce corps de métier. «Longtemps, les camionneurs se sont distingués des ouvriers d'usine par le fait qu'ils n'avaient pas de patron sur le dos, même s'ils faisaient davantage d'heures», résume le chercheur.

Ce qui, malgré tout, fait tenir les chauffeurs et chauffeuses, c'est la passion, affirme le Chaux-de-Fonnier. «Ils ont du diesel qui coule dans les veines, comme on dit dans le milieu. Ils sont passionnés par leur véhicule et par la mécanique.» Et de citer l'exemple d'une jeune femme de 25 ans, travaillant pour une petite entreprise, qui se réjouissait comme un enfant de voir arriver «son» nouveau camion, dont elle avait pu choisir certains éléments.

Mauvaise perception

Patrick Ischer note que les routiers sont conscients de n'avoir plus franchement la cote auprès du public. «Ils souffrent d'être mal perçus.» Pourtant, rappelle le chercheur, «sans ces travailleurs de l'ombre, nos supermarchés seraient vides. Quand des gens me disent qu'il y a trop de camions, je leur réponds que c'est parce qu'on consomme trop.» Alors, que reste-t-il du mythe du routier à gros bras? «Malgré la direction assistée, ça reste un métier physique en raison des nombreux chargements et déchargements», note Patrick Ischer. Qui remarque: «Depuis que j'ai arrêté de conduire des poids lourds, j'ai perdu de la force!» »

ESH MÉDIAS

«Ils ont du diesel qui coule dans les veines, comme on dit dans le milieu» Patrick Ischer



Patrick Ischer a partagé la route avec des chauffeurs pour comprendre leur métier. David Marchon/Arndt